



HAL
open science

La place et le rôle des sacrifices et des offrandes dans la Bible et l'importance relative qui revient au sang versé en son sein

Christian Grappe

► To cite this version:

Christian Grappe. La place et le rôle des sacrifices et des offrandes dans la Bible et l'importance relative qui revient au sang versé en son sein. Arts et cultures, 2019, 2019 (Spécial 20 ans). hal-02557764

HAL Id: hal-02557764

<https://hal.science/hal-02557764>

Submitted on 28 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les numéros correspondant à la pagination de la version imprimée sont placés entre crochets dans le texte et composés en gras.

[33] La place et le rôle des sacrifices et des offrandes dans la Bible et l'importance relative qui revient au sang versé en son sein

Christian GRAPPE

Les numéros correspondant à la pagination de la version imprimée sont placés entre crochets dans le texte et composés en gras.

[34] Dans la Bible, le sacrifice est d'abord conçu comme un moyen d'entrer en communion avec Dieu. Le texte qui permet de mieux le comprendre se trouve dans le livre de l'Exode :

« ²² Le Seigneur dit à Moïse :

“ Ainsi parleras-tu aux fils d'Israël : Vous avez vu vous-mêmes que c'est du haut des cieux que je vous ai parlé.

²³ Vous ne me traiterez pas comme un dieu en argent ni comme un dieu en or – vous ne vous en fabriquerez pas.

^{24a} Tu me feras un autel de terre pour y sacrifier tes holocaustes et tes sacrifices de paix, ton petit et ton gros bétail.

^{24b} En tout lieu où je ferai rappeler mon nom, je viendrai vers toi et je te bénirai.

²⁵ Mais si tu me fais un autel de pierres, tu ne bâtiras pas en pierre de taille car en y passant ton ciseau, tu les profanerais.

²⁶ Tu ne monteras pas par des marches à mon autel, pour que la nudité n'y soit pas découverte.” »

(Exode 20,22-26 ; traduction *TOB*).

Ce texte présente une organisation concentrique. L'affirmation centrale du verset 24b exprime la visée même du sacrifice israélite. Elle est encadrée par des prescriptions qui énoncent des conditions pour que cette visée puisse être atteinte. Les versets 24a et 25 précisent les matériaux qui doivent être utilisés pour édifier l'autel. Les versets 23 et 26 indiquent ce qu'il ne faut faire en aucun cas.

Tous les éléments constitutifs du sacrifice sont mentionnés : l'offrant, qui n'est autre ici que le peuple qui est concerné tout entier par l'opération ; le lieu, en l'occurrence un autel qui doit être construit avec un matériau brut (**fig. 1**) ; la matière sacrificielle, qui peut consister en du petit ou du gros bétail ; le destinataire, à savoir Dieu, dont il est indiqué que, lorsqu'un sacrifice lui est offert, il vient vers le peuple et le bénit.

La promesse, centrale, de cette venue et de cette bénédiction est formulée à l'aide du verbe venir qui n'intervient qu'en une autre occasion dans le récit qui est fait du don de la Loi et de la conclusion de l'Alliance au mont Sinaï, et cela précisément quand Dieu annonce à Moïse sa venue sur la montagne en Exode 19,9 (**pages de titre et fig. 2**). Il se trouve que ces deux annonces sont construites de manière parallèle. Elles se font ainsi écho. Cela s'avère éminemment révélateur. Le sacrifice a pour but de reproduire de quelque façon la manifestation de Dieu au Sinaï, événement unique, fondateur de la relation entre le Seigneur et son peuple. L'élévation d'un autel, conçu en pierres non taillées à l'image même de la montagne où Dieu s'est révélé, a vocation à permettre que l'événement se renouvelle en quelque sorte. À travers le rituel mis en place, le peuple invite Dieu, qui conserve cependant l'initiative, à venir à sa rencontre, dès lors qu'il s'y est lui-même engagé, pour accorder la bénédiction aux siens. Et le lieu de cette rencontre et de cette bénédiction est le repas, sur lequel débouche le sacrifice.

Ce repas peut revêtir deux formes majeures : le sacrifice de communion, à l'occasion duquel la victime est partagée entre Dieu, auquel est réservé ce qui était tenu pour le meilleur, les prêtres et l'offrant ; l'holocauste, tout entier dévolu à Dieu, et qui constitue en quelque sorte la quintessence de l'hospitalité à son endroit. Mais une autre offrande, trop souvent négligée, revêt une importance extrême dans certains textes. Il s'agit de l'offrande végétale, présent d'hommage adressé à Dieu, qui établit la communion la plus profonde avec lui parce les prêtres, qui la partagent avec lui, ont part à exactement la même nourriture que lui, à savoir une galette et une libation de vin. Or tel n'était pas le cas avec le sacrifice de communion à l'occasion duquel les diverses parties de l'animal étaient réparties entre Dieu, les prêtres et l'offrant selon des règles bien définies.

[35] Il résulte de tout cela que le sacrifice, dans la Bible hébraïque, est d'abord et essentiellement un rite destiné à établir une forme de communion entre le peuple et Dieu, communion qui prend la forme d'un repas. Il faut donc renoncer à une vision, trop souvent répandue, selon laquelle le sacrifice serait, par nature, un rite expiatoire ayant pour but d'apaiser la colère divine.

Il n'empêche que, au côté des sacrifices de communion, se sont développés des sacrifices expiatoires, qui ont pris de l'importance surtout après l'expérience de l'exil à Babylone (587–538 avant notre ère). Le peuple a en effet retiré de cette expérience le sens profond d'une culpabilité, ou en tout cas d'une responsabilité de sa part, dans cette aventure ô combien douloureuse, ce qui l'a conduit à comprendre que la communion avec Dieu n'était ni assurée ni automatique et à développer dès lors le versant réparateur du culte au côté du versant communautaire. Deux grands rites se dégagent ici : le sacrifice pour le péché, associé à des situations de passage et visant à débarrasser l'autel de tous les péchés et de [36] toutes les impuretés qui ont pu s'y agréger dans différentes circonstances ; le sacrifice de réparation, réparation adressée à Dieu dans des cas bien définis où un bien lui appartenant a été volé.

C'est l'un de ces rites, le sacrifice pour le péché, qui donne lieu à un rite de sang, sang qui est appliqué, selon les cas, sur l'autel des sacrifices, ou plus avant à l'intérieur même du sanctuaire.

Le sang ainsi appliqué n'a pas vocation à apaiser Dieu. Il n'agit pas sur lui, mais sur celui par qui ou celui pour qui le sacrifice est effectué.

Quant à l'immolation de la victime, elle ne constitue pas l'essentiel du rituel, contrairement à ce que l'on a souvent conçu en fonction notamment d'interprétations expiatoires de la mort de Jésus. Cela est illustré de façon éloquente par le fait que c'est l'offrant lui-même, et non pas un prêtre, lui-même professionnel du culte, qui immole la victime, les prêtres n'intervenant qu'ensuite pour procéder au rite de sang (**fig. 3**).

Il résulte de tout cela que, dans la Bible hébraïque, le sacrifice est d'abord et essentiellement un rite de communion, même si l'expérience de l'Exil a amené le peuple à concevoir que cette communion n'avait rien d'automatique (**fig. 4 : illustration représentant le grand prêtre offrant de l'encens sur l'autel à encens**) et que la réparation pouvait en constituer le préalable indispensable.

Si l'on se tourne vers le Nouveau Testament, on constate que les sacrifices sont étonnamment peu présents dans les récits de la vie de Jésus que sont les évangiles. Un bref passage, que l'on trouve notamment dans l'Évangile selon Marc, pourrait illustrer comment Jésus se situe par rapport à eux. Il s'agit du début d'un récit de controverse relatif à la question du jeûne. Interrogé par des disciples de Jean et des pharisiens sur la question de savoir pourquoi ses disciples ne jeûnent pas alors qu'eux-mêmes le font, Jésus leur répond : « Les invités à la noce peuvent-ils jeûner tant que l'époux est avec eux ? » (Marc 2,19). Par cette parole, Jésus se place sur un tout autre terrain que ses interlocuteurs qui s'étonnent de ce que ses disciples s'affranchissent d'un rite de réparation – en l'occurrence le jeûne. Dans la réponse qu'il leur

adresse, il assimile le temps de sa présence parmi les siens à un temps de noce, et donc de communion, qui vient précisément suspendre le jeûne. Il faut se souvenir ici que, dans la Bible, la métaphore des noces est fréquemment employée pour décrire la plénitude, attendue, de la relation entre Dieu, qui fait figure d'époux, et son peuple. Sans bien entendu prétendre lui-même être Dieu, mais en assumant le rôle dévolu à la figure de l'époux au sein de la métaphore des noces, Jésus fait de son ministère un temps particulier [37] au sein duquel la médiation assurée par les rites sacrificiels, et notamment ceux de réparation, est rendue vaine, cela en raison de l'immédiateté de la présence et de la communion du Royaume de Dieu dont il proclame l'irruption et dont il pose des signes. La suite du récit indique que « des jours viendront où l'époux leur sera enlevé et [qu']alors ils jeûneront » (Marc 2,20 ; traduction *TOB*). Cette précision confirme le caractère particulier du temps de la présence de Jésus parmi les siens. Une fois qu'il ne sera plus présent, les rites redeviendront nécessaires.

Entre temps, les événements de la Passion auront précisément vu Jésus poser les fondements d'un nouveau rite, la Cène. Lors du dernier repas, il prend le pain ainsi que la coupe de vin et les assimile respectivement à son corps (Marc 14,22) et à son sang, versé pour la multitude (Marc 14,24), dans la perspective de la communion plénière du Royaume (Marc 14,25). Il s'appuie ainsi sur des éléments constitutifs de l'offrande végétale pour préfigurer la plénitude de la communion envisagée désormais à un horizon dernier. Mais, en même temps, il assimile le pain à son corps et le vin à son sang, tandis que l'image du sang versé évoque les rites sacrificiels. Le don qu'il fait de sa vie peut ainsi paraître récapituler et subvertir à la fois tous les rites dans une perspective au sein de laquelle la communion est offerte et inclut en quelque sorte la réparation.

La vocation communienne du sacrifice est ainsi assumée et conduite à son terme en incluant désormais la réparation qui n'est plus le préalable indispensable à la communion dans la mesure où elle se trouve offerte en même temps qu'elle.

La mosaïque des pains et des poissons, située aux pieds de l'autel de l'église paléochrétienne qui a été préservée à Tabgha, au bord de lac de Tibériade, peut illustrer cette forme de communion plénière à laquelle un accès est possible dans le repas eucharistique (**fig. 5**). Se référant à l'épisode de la multiplication des pains, elle illustre la plénitude anticipée à laquelle donne accès la célébration de l'eucharistie, dans une communion qui englobe la réparation et qui est rendue possible par celui que célèbre l'Évangile de Jean comme le pain de vie.

Bibliographie :

GRAPPE Christian, MARX Alfred, *Le Sacrifice. Vocation et subversion du sacrifice dans les deux Testaments* (Essais bibliques 29), Genève, Labor et Fides, 1998.

Légendes

Mont Sinaï. D. R.

Fig. 1. Autel en pierres brutes. D. R.

Fig. 2. Escalier débouchant sur une arche de pierre, qui conduit au sommet du mont Sinaï et qui illustre en quelque sorte la communion rendue possible, sur la montagne, avec l'au-delà. D. R.

Fig. 3. Illustration représentant le grand prêtre à l'occasion de l'holocauste d'une chèvre sur l'autel des sacrifices. D. R.

Illustration représentant le grand prêtre offrant de l'encens sur l'autel à encens. D. R.

Fig. 4. Mosaïque des pains et des poissons illustrant la multiplication retrouvée à Tabgha au bord du lac de Tibériade et revêtant une symbolique eucharistique évidente dès lors qu'elle est placée au pied de l'autel d'une basilique paléochrétienne. D. R.

Biographie

Christian Grappe est professeur de Nouveau Testament à la Faculté de Théologie protestante de l'Université de Strasbourg, dont il est doyen honoraire. Il dirige actuellement l'école doctorale de Théologie et de Sciences religieuses de l'Université de Strasbourg et a notamment publié, avec Alfred Marx, deux ouvrages portant sur le sacrifice : *Le sacrifice. Vocation et subversion du sacrifice dans les deux Testaments (Essais bibliques)*, Genève, Labor et Fides, 1998 ; *Sacrifices scandaleux ? Sacrifices humains, martyre et mort du Christ (Essais bibliques)*, Genève, Labor et Fides, 2008.